

Commerces divers

Assurances

Le village peut profiter d'un agent d'assurance sur place à partir de 1919 grâce à **Martial Poumeyrol (1919-1932)**, originaire de Valeuil (Dordogne), qui vient d'épouser Agathe Rabisse. Ce n'est pas un temps complet, car jusqu'à son décès assez précoce en 1932, il gère et double les 50 hectares de vigne de la corbeille de la mariée, ainsi que sa production d'agrumes. La fonction est ensuite reprise par **Désiré Martinet (1932-1961)**, l'hôtelier touche-à-tout, qui assure également, service important dans un village sans banque, le monnayage de chèques présentés par des voisins de confiance.

Bain maure

Fleurus n'a connu qu'un bain maure, à partir de 1950 (la population indigène atteignant son plus haut point), grâce à l'initiative de **François Ledesma (1950-1958)** en J5bis, de retour à un séjour en France pour profiter de la reconstruction, derrière la mercerie que son épouse tenait auparavant. Il est repris par **Abd-el-Kader Hendi fils (1958)** puis par **Mohamed Hamane (1958-1962)**.

Bourelliers

La plupart des bourelliers sont également selliers.

Eugène Gérard (1888-1902), fils de Louis Gérard, colon convoyé à Assi-Bou-Nif, et de Marie Scholastique Martin, fille de Joseph, colon Fleurusien de la deuxième vague. Les Gérard partent à Bel-Abbès, où Eugène naît en 1856, puis deviennent commerçants à Oran, puis reviennent à Fleurus en 1884 comme cultivateurs. Ils voudraient être propriétaires terriens, puisque Louis était trop jeune pour avoir une concession à Assi-Bou-Nif, mais malgré le respect qu'on a pour eux au village (Louis sera conseiller de 1889 à 1892, ni Louis ni Eugène n'obtient une concession tardive. Eugène commence par travailler à la fois comme bourellier en O2 et comme viticulteur. Il abandonne la bourellerie en 1902, ayant employé pendant un temps **Joseph Sicard (1894-1899)**, sans vue depuis 1893, et soutenu par le conseil municipal.

Auguste Brès (1902-1920), originaire de Langlade (Gard), dont la famille s'était installée au cours des années 1890 à Sidi-Chami, où le père meurt en 1897. Auguste et sa sœur Alice arrivent tous deux à Fleurus, elle (épouse Richard) comme institutrice, lui comme bourellier étant donné la fermeture de l'entreprise de Gérard : cette fois en M7. Il y emploie pendant peu de temps **Félix Ménétrier (1908-1909)** de Saint-Cloud, puis un **Vigneron (1910-1911)**, Algérois d'origine, puis **Antonio Campos (1919)**, fils d'Antonio père et de Dolorès Vera ; et pendant plus longtemps **José Sevilla (1908-1920)**, né à Fleurus d'une famille originaire d'Alhama, ainsi que son cousin **Juan Esclapez (1911)**.

Auguste Brès, ambitieux de terres comme tous les immigrés de la troisième génération, se prémunit en 1920 de 6 hectares en vigne, et cède la bourellerie à **Joseph Sévilla (1920-1942)**. Celui-ci y emploie pendant un temps **Maurice Lopez (1926-1929)**. Après la guerre, Sévilla étant décédé en 1943 à Ain Kermès, **Henri Martinage (1945-1962)**, dont la famille (d'Assi-Ameur) est à Fleurus depuis 1931, ouvre une nouvelle bourellerie en Q2.

Cinéma

Le cinéma apparaît au village en 1928, muet évidemment, dans l'une des salles de café. Un quincaillier de Saint-Cloud, **Renault**, y organisait une projection le dimanche, puis envoyait la bobine à Fleurus par un **Ben Djelloul**, également de Saint-Cloud. Celui-ci, qui avait déjà projeté le film, se chargeait d'expliquer au fur et à mesure ce qui se passait, surtout lorsque les plans-titres étaient en anglais. (Cf. Fleurus en Oranie, p. 418.) Lors de l'inauguration

d'un "Casino" en avril 1939 (c'est à dire une amélioration du décor de la Salle des fêtes ouverte dix ans plus tôt) **Renault** y installa un matériel sonore et organisa, toujours en lien avec Saint-Cloud, une, ou parfois deux séances trois dimanches sur quatre, accord repris en 1946 (Cf. Fleurus en Oranie, p. 515). C'est alors le rôle d'un autre Indigène, sportif et bricoleur doué, **Abderraman Fetouh (dit "Banana")** de s'occuper des projections, que beaucoup trouvaient trop enfumées et bruyantes, tandis que **Pierrrot Pérez** était chargé de la billetterie et **Draïmoun** promenait dans les rues un placard annonçant le film.

Comptabilité

Ce n'est pas exactement le fort du village. En 1883 **Ernest Massas**, épouse à Fleurus en secondes noces Marie Adelaïde Rabisse. Il est venu à Oran d'Aubiet (Gers), et y travaille comme comptable, probablement dans une agence d'assurances, jusqu'en 1901. Il est employé par la commune à partir de 1902 comme secrétaire de mairie pour remplacer les instituteurs qui assuraient cette fonction jusque-là. Il travaille ainsi, sans doute au bénéfice de la comptabilité de la mairie, jusqu'en 1912.

En 1914, **Paul Carret**, de Carpentras, beau-frère de Siffrein Carton, le rejoint pour travailler comme comptable aux pépinières jusqu'à sa mobilisation. Il mourra en 1916 à Sérès, sur le front oriental.

De 1911 à 1914 **Charles Hortolaud**, originaire de Nevers, est comptable au village, peut-être pour différents commerçants, les plâtriers, mais sans confirmation. Il n'est plus au village après la guerre.

De 1924 à 1927, **Alexandre Boulanger**, originaire de Blida, est directeur et comptable du «comptoir de plâtre» organisé par Antonio Lopez, Eugène Bosc, et les frères Mendiela, fonction reprise par Jérôme Lopez, fils d'Antonio, jusqu'à son décès en 1929, après quoi le comptoir n'a plus fonctionné. (Cf. Fleurus en Oranie, pp. 242-243). Les Boulanger sont cependant peut-être encore au village en 1942.

Crin végétal

On peignait les feuilles de palmiers nains dans le "grand Fleurus" dès 1870, mais dans Fleurus-centre c'est une activité qui s'installe en 1883 grâce à l'esprit d'entreprise des Murciens : **Ramon Grall** (1882-1893), originaire d'Agramunt, qui est également épicier et débitant au village, puis sa veuve **Rita Cecilia** (1893-1895), qui continue à employer **Clement Ferrandez** (1892-1893) et **Antonio Altero** (1892-1894), de Berja (Almería). Elle épouse en deuxièmes noces le Valencienn **José Maria Bosch** (1896-1904) qui dirige la fabrique et y emploie pendant de courtes périodes **José Romero** (1896) et **José Lopez** (1896-97) jusqu'à leur départ vers Saint-Leu.

Entretemps, en effet, la création d'une autre fabrique mieux équipée a rendu la concurrence difficile. En effet, elle est équipée d'un cardeur automatique mû par locomobile. Elle est lancée par **Juan Luis Ripoll** (1897-1900) originaire de Monovar, puis, après sa mort en 1900, par sa veuve, **Ramona Diaz** (1900-1903). Ils emploient comme fileurs **José Rico** (1897-1899) originaire d'Oran, jusqu'à un accident de cardeur qui lui écrase un doigt, ainsi que **Manuel Guillem** (1897-1902), né à San Miguel et ayant vécu plusieurs années à Saint-Cloud, **José Navarro** (1902), un **José Martinez** (1899-1905), et **Khada Hendi** (1903-1905). Les machines sont entretenues autour 1906 par **Jean Couperet** (mécanicien), **Pascal Castagno** (ajusteur) et **Louis Gely** (chauffeur) assistés par **Sliman Hamar**. La veuve de Manuel, **Ana Maria Gimenez** (1903-1905) dirige le travail pendant deux ans, puis le cède à **Antonio Lopez fils** (1905-1907), qui y emploie toujours **José Martinez** (1905-1907) et s'associe avec le fils de Guillem, **Alonso José Guillem** (1905-1907).

Antonio Lopez gère aussi une plâtrière, et il cède la fabrique de crin à son beau-frère, **Francisco Mendiela** qui le gère, avec ses fils Joseph et Marcel, pendant près de 50 ans (1908-1954) sur l'îlot AB (bâtiment 1), sauf pour une pause pittoresque en 1923-24 (cf. Fleurus en Oranie, p. 351). Pendant cette période ils emploient entre autres **Ana Lorenzo**, veuve **Molina** (1910- c.1925), **François Santacruz** de Fleurus (années 1920), **Vincent Baumela**,

originaires de Valmy (1927-1937), dont le jeune fils, Jean, est blessé par l'engrenage de la machine, **Abdallah Kharchefa** (1950-1955), qui y perd une main comme la «Mancara» (manchette). Les femmes, françaises et indigènes, sont souvent employées, comme **Gabrielle Knecht** (1910-1920) et le cardage, comme le travail aux pépinières, est souvent un emploi pour les jeunes gens entre l'école et le régiment.

Electricien

La fée n'arrive au village que fin des années 1920. Un seul en est expert, **Marius Sévilla** (1925 -1943).

Maquignons

Les achats et ventes de chevaux et de bestiaux sont bien entendu nombreux, souvent en rapport avec la foire hebdomadaire au Sig. Deux maquignons ont été relativement actifs sur la fin : **Djelali Archi** (1930-1950), également boucher, et **Bouziane Sabi** (1935-1955) également marchand de primeurs.

Mécaniciens

(Les mécaniciens automobiles sont dans Forges et Transports, les cardeurs dans le Crin végétal, plus haut.)

En principe, des convoyés qui se disent mécaniciens ne manquaient pas dans le 6^e convoi, mais Fleurus-centre en a été privé (ce qui n'était pas trop important vu ses rapports avec le grand Fleurus). Ferdinand Gacqueu, mécanicien dans le 6^e arrondissement, pressenti pour Fleurus, a quitté le convoi à l'arrivée, probablement pour rentrer en France. Hippolyte Marche et Thomas Tassilly, mécaniciens dans le 3^e et le 6^e, ont été dirigés vers Assi-Ameur. Victor Marie Ricault, mécanicien dans le 9^e, pressenti pour Fleurus, a fini à St-Cloud.

Néanmoins, d'autres colons ont pu contribuer sans que cela fût leur activité principale: **Jean Carrier** (1848-1863), menuisier dans le 6^e, dédouble son lent travail de défrichage (il ne reçoit la concession qu'en 1860) avec d'autres activités plus payantes : marchand de vins en 1851, mécanicien de temps à autre ; **Jean Pierre Gourmand** (1860-1877), serrurier dans le 8^e, fait de même : forgeron et taillandier, puis mécanicien après 1860.

En 1855, **Julien Brunet** (1855-1875), beau-frère de Pierre Rabisse, vient de Paris à Fleurus et travaille pendant 20 ans comme mécanicien, surtout pour les quatre colons Rabisse, avant de regagner Paris. Les machines pour le battage, les défonceurs et le cardage deviennent plus nombreuses au tournant du siècle. **Ramon Campos** autour de 1907 s'occupe de mécaniques en marge de son travail de coiffeur. **Miguel Garcia** (1911-1935) originaire de Macael et **Ernest Picot** (1911-1914) originaire du Sig se disent mécaniciens, comme le sont **Damiano Vidal** (1914-1919), qui a une entreprise de défonceur, **Joseph Quilès** (1928-1960), transporteur avec son frère, et **Henry Schmaltz** (1955-1958), fils d'un employé des chemins de fer et originaire de Saint-Louis.

Menuisiers

Comme dans le cas des mécaniciens, plusieurs convoyés avaient travaillé le bois à Paris, et continuèrent à pratiquer leur art en parallèle avec les défrichements. **Nicolas Rabisse** (1848-1879) avait été tourneur sur bois dans le 6^e, et son frère Pierre, dit **Charles Rabisse** (1849-1858) ébéniste chez le faiseur de pianos Pleyel dans le 6^e. **Louis François Leclerc** (1849-1857) avait été menuisier à Paris, **Pierre Jean Antoine** (1849-1870) aussi, dans le 8^e, **Jean Carrier** (1849- 1863) dans le 6^e. Plusieurs de ceux-ci ont participé, contre dédommagement par le Génie, à la construction des maisons de colonisation. Parmi les colons de la deuxième vague, **Alexandre Lesueur** (1851-1865).

Le premier menuisier à plein temps, **Mariano Mañes** (1880-1884), reste très peu de temps au village. Pourtant, il y a de la demande, à présent qu'on arrive dans les années de prospérité, et l'année 1884 voit apparaître deux autres menuisiers : **Louis Kemmerlé** (1884-1889), Alsacien qui a commencé comme forgeron en H1 mais va céder la forge à Victor Schneider, et **Emile Ladruze** (1884-1888) en O4. **Antoine Guichet**

(1887-1903) originaire de Thuir, qui a travaillé à la forge de Kemmerlé, prend le même chemin que lui avant de regagner les Pyrénées.

A partir de 1890 les menuisiers sont plus stables. **Nicolas Anthoine** (1890-1919), originaire de la Moselle, s'installe en O4 à la place de Ladruze, et emploie **Félix Cabaud** (1905-1907), beau-frère de l'institutrice Joséphine Martin. Il est doublé à partir de 1906 en DE par **José** puis **Joseph Rico** (1906-c1950) né à Oran, frère du charretier, fils de menuisier et marié à Isabel Sanchez, fille de menuisier. Il emploie **Manuel Corvi** (1923-1925) d'Oran. Enfin, **Julien Gomez** (1937-1962), de Fleurus, et de parents originaires de La Palma, ouvre une deuxième menuiserie, en X5bis, puis, après la guerre, en D2. Il sera exécuté par le FLN en 1962.

Mercurie

Elle n'apparaît au village qu'en 1890. Dans ce tableau, les hommes sont le plus souvent responsables du commerce, mais leurs épouses font le travail et sont donc nommés. Une flèche indique la reprise d'un fonds de commerce.

	90-02	02	03-05	06-12	12-22	22-43	44-47	50-57	58-62
Laurent Knecht (Marie Petit) W9	x	x	x						
Adelina Ripoll (Vve Diaz) ↓ W2-4	x	x							
François Dandieu (Coralie Trives) ↓ S4		x	x						
Enrique Navio (Adelina Ripoll) R5				x					
Josefa Torrez A2		x							
Eugène Gérard (Berthe Durand) O2				x					
José Campos (Lucia Vidal) ↓ G4					x				
Ana Maria Lopez P1 (Vve Raymond Campos) ↓						x			
François Ledesma (Mme Ledesma) ↓ J5							x	x	
Mohamed Hamane J5									x

Adelina Ripoll, vend la mercerie à partir du café/épicerie qu'elle continue à gérer après le décès de son mari Francisco Diaz (1895), part à St Louis en 1902. Elle revient, épouse Enrique Navio et reprend son fonds aux Dandieu. Ana Maria Lopez, veuve de Raymond, fils de José Campos, reprend le fonds de sa belle-mère, la famille de celle-ci, très touchée par la grippe dite espagnole, l'ayant renvoyée chez ses parents. Les Ledesma reprennent le même fonds au moment où Ana Maria (Marieta) quitte le village pour Assi-Bou-Nif, où sa fille vient d'être nommée comme institutrice. Ils séjournent en France de 1947 à 1950, lui, comme maçon, voulant participer à la reconstruction de l'après-guerre. La mercerie reprend à leur retour, en association avec le bain maure qu'ils ouvrent en J5, jusqu'à ce que Mohamed Hamane reprenne les deux commerces.

Pharmaciens

Il n'y a eu de pharmacie qu'à partir de 1953. Jean Aknin l'installe au rez-de-chaussée de la maison Vallon (U 3). Il la cède peu de temps après (1960) à Ali Bosr.

Quincaillers

Les "épicerie" des 50 premières années ne manquent pas de vendre des articles de quincaillerie. Des boutiques plus spécialisées n'apparaissent que plus tard. Ainsi, en L1, **Antoine Greffier fils** (1913-1924), originaire de Caunes, lui et son père ayant déjà été très entrepreneurs depuis 1893 en association avec les Daleyden (hôtellerie, distillation, etc.) ; en M5 et à la suite des Greffier, **Dominique Oliver** (1924-1948), lui aussi grand entreprenant (cartes postales, distribution d'essence, épicier, président du SCF, etc) né à Fleurus d'origine catalane ; puis en DE4, **Emile Caparros** (1945-1963), originaire de Saint-Louis, transporteur, puis fournisseur de matériaux de construction, l'un des quelques Fleurusiens étant restés jusqu'en 1963, après quoi il a ouvert une droguerie à Charleval.